

JEAN MASSET

Notice lue par PIERRE PRUD'HON

Jean-Paul Masset naquit à Paris, le 10 janvier 1887; il était le petit-fils d'un chanteur connu, professeur au Conservatoire, et le second fils de Charles Masset, qui, après s'être fait applaudir à l'Odéon, dirigea le théâtre du Gymnase, et enfin créa un cours de musique et de déclamation réputé; Charles Masset fut d'ailleurs secondé dans cette tâche par sa femme, qui avait joué la comédie sur les scènes du boulevard, sous le nom de Largillière.

Jean Masset était, par son père, d'origine belge; il avait du reste la large corpulence, le teint coloré, et les cheveux blonds d'un personnage de Rubens; son caractère flamand se retrouvait encore dans son goût de la vie simple et familiale, et aussi dans son faible pour la bonne chère et la vieille pipe. Mais ce bon vivant était aussi un causeur spirituel, un artiste sensible, un lettré délicat, un cœur d'or.

Jean Masset fit ses études au collège Rollin; puis il suivit les cours de la Faculté de Droit. Dès qu'il fut docteur, il se fit inscrire au Barreau de Paris, où il allait se faire une place quand la guerre éclata.

Il avait bien voulu me demander de guider ses premiers pas au Palais. Je le présentai à Benjamin Landowski; il en devint le collaborateur et l'ami, quand je cessai de travailler avec ce cher patron, de qui nous nous félicitons à qui mieux mieux d'avoir appris tout ce qui fait le charme incomparable de notre profession.

J'eus bientôt l'occasion de présenter également Jean Masset à nos camarades de la Presse Judiciaire, de qui il gagna vite toute la sympathie; c'est ainsi qu'il collabora au *Petit Journal*, puis à l'Agence Havas, dont il devint le chroniqueur judiciaire; au cours des beuveries qu'organisait alors avec tant de franche camaraderie Roger Gattineau, de la *Petite République*, Jean Masset se lia d'amitié avec la plupart des chroniqueurs judiciaires d'avant-guerre, notre confrère Eugène Nolent, mort au champ d'honneur, Camille Dugas, Chapelle Napias et beaucoup d'autres.

L'œuvre littéraire de Jean Masset n'était pas encore considérable, mais la culture de son esprit et la finesse de son intelligence lui assuraient un brillant avenir.

Je n'en veux pour preuve que ce sonnet, dédié à Loysel, dont l'adage fameux : « En mariage, il trompe qui peut » lui avait inspiré les vers suivants :

*Lors, cuidant être habile à faire un avocat,
Sur moult bouquins penché je laboure et transpire,
Voire j'y trouve maint problème délicat,
Ains onc le moindre mot pour rire.*

*Les Juristes romains, qu'ils soient du Principat,
De la vétuste Rome ou bien du Bas-Empire,
Sont gens peu rigoureux et je plègue un ducat
Qu'un bon mot ils ne sauraient dire.*

*Et les auteurs français, las! aussi vainement
Je guerre de quoi rire un instant seulement,
Tant sont tristes sujets la chicane et la noise.*

*Cependant dis-je bien ici la vérité?
Non, car, Loysel, dans ton précepte, j'ai goûté
Le doux souris paillard de la verve gauloise!*

A la mobilisation, Jean Masset partit en qualité de sergent au 224^e régiment d'infanterie, aux côtés de son frère aîné Jacques, comme lui mon ami d'enfance, également sergent, mais dont le destin fut bien différent du sien: tandis que Jacques fit toute la guerre, participant à toutes les attaques, ce qui lui valut d'être cité quatre fois à l'ordre du jour, promu capitaine, et décoré de la Légion d'Honneur, Jean fut très grièvement blessé dès la première bataille de la Marne, et fait prisonnier à Berry-au-Bac.

Voici d'ailleurs la citation qu'il a méritée:

« Brave autant qu'énergique, a été grièvement blessé en se portant à la tête de sa demi-section, sous un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuse, à l'assaut d'une position ennemie, enlevée puis perdue le 14 septembre 1914. Fait prisonnier au cours de la contre-attaque. »

Jean Masset subit une longue captivité au camp de Limbourg, puis obtint de passer en Suisse, où il se fiança avec la fille d'un haut magistrat de la République Helvétique. Les suites de sa blessure le rendant inapte à tout service militaire, il fut en juillet 1917 renvoyé dans ses foyers où il n'eut pas la joie de retrouver son vieux père mort d'anxiété.

Quant à lui, le 8 mars 1918, au cours d'un raid de gothas, il fut tué, ainsi que sa mère, dans la maison de la rue Geoffroy-Marie, où ils habitaient depuis longtemps; il fut ainsi assassiné, à l'âge de 31 ans, alors qu'il n'était encore que fiancé à notre profession, aux lettres, à la vie!